

R. JAKOBSON : *La linguistique*, chap. VI. p. 504-556, in *Tendances Principales de la Recherche dans les Sciences Sociales et Humaines* :

Première partie : Sciences sociales, MOUTON/UNESCO, Paris. La Haye, 1970, p. 987.

On voudrait souligner avant tout, que ces quelques notes poursuivent un but très modeste : rendre compte de la contribution de R. Jakobson à un ouvrage fort important consacré aux «principales tendances de la recherche, et non aux résultats obtenus par la recherche ou même à l'état des recherches en cours. En d'autres termes, il s'agissait de dégager «les voies où pourront s'engager les sciences de demain» (C. Levi-Strauss), «la science en devenir, la science qui se fait» (J. Piaget). L'étude comprend l'examen de la situation actuelle et des perspectives de développement des différentes disciplines, mais porte également sur toute une série de questions relatives aux dimensions inter et multi-disciplinaires de la recherche». (Préface de René Maheu, p. X).

L'exposé de R. Jakobson s'articule en deux parties d'inégale importance. La première (P. 504-544) examine les «relations entre la linguistique et les autres sciences» et se divise en deux : 1) la place de la linguistique dans les sciences de l'homme, 2) la linguistique et les sciences naturelles. La seconde partie traite des «caractères et objectifs de la linguistique contemporaine». Deux bibliographies très utiles accompagnent cette étude. Dans la première, Jakobson mentionne ses «sources» : pas moins de 197 volumes, études, articles, entretiens de spécialistes du langage et des autres disciplines sociales, humaines et naturelles. La seconde porte sur les «Travaux récents sur les problèmes actuels de la linguistique, 1958-1968».

Dès l'abord, Jakobson citant Sapir (un texte de 1929, on le sait la querelle n'est pas nouvelle) considère qu'«il est difficile au linguiste moderne de se limiter à son objet d'étude traditionnel. A moins d'être quelque peu dépourvu d'imagination, il ne peut manquer de s'intéresser à certains au moins des domaines que la linguistique partage avec l'anthropologie, l'histoire culturelle, la sociologie, la psychologie, la philosophie et, de façon plus lointaine avec la physique et la physiologie». (p. 504). Et s'il ajoute plus loin qu'«il faut (pourquoi en douter ?) accorder une attention égale à ce que la structure et le développement d'un secteur donné du savoir ont de spécifique et à ce qu'il y a de commun dans les bases de plusieurs disciplines et les modalités de leur évolution ainsi qu'à l'interdépendance de ces disciplines», c'est surtout le second aspect de ce programme qui retient ici son attention.

Ceci posé, l'énoncé de ce qu'il faut considérer, à notre avis, comme la thèse centrale de Jakobson, est formulé dès la page 505 où on peut lire : «le problème des corrélations entre les sciences de l'homme, soulignons-le, s'ordonne autour de la linguistique», et cela pour trois raisons essentielles et bien connues, que l'on peut résumer de la façon suivante :

- 1) au nom de la «structure exceptionnellement régulière et autonome du langage et du rôle fondamental qu'il joue dans la culture»,
- 2) la linguistique, science la plus avancée et la plus précise parmi les sciences de l'homme, doit être considérée comme un modèle méthodologique pour les autres disciplines,
- 3) l'étude du langage est l'une des branches de la connaissance qui remonte aux temps les plus reculés.

A la suite de quoi, on peut représenter de la façon suivante les rapports entre les diverses sciences de l'homme et la linguistique, selon les propres termes de l'auteur (cf. encore aux pages 515 et 518) on a, «dans un ordre de généralisation croissante (...) trois cercles concentriques «A, B et C : au centre, cercle A, la linguistique science de la communication des messages

verbaux ; autour, cercle B, la sémiologie science de la communication des messages en général ; englobant le tout, cercle C, les sciences de la communication en général ou anthropologie sociale et économique.

Très clairement, l'auteur signale lui-même par ailleurs la parenté entre cette thèse et la tentative de Lévi-Strauss pour « interpréter la société dans son ensemble en fonction d'une théorie de la communication » (p. 152). On ne peut que suivre Lévi-Strauss ajoute Jakobson le citant encore : « dans toute société la communication s'opère à trois niveaux : communication des messages, communication des utilités (biens et services) et communication des femmes » (...) Par conséquent, la linguistique, l'économie et enfin la recherche sur la parenté et le mariage « relèvent de la même méthode ».

Illustrant cette thèse de citations empruntées à des travaux récents, Jakobson écrit, à la suite de F. Rossi-Landi par exemple (*Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, 1968), que « l'économie est l'étude des messages-marchandises » et qu'il « faut considérer la monnaie comme un système sémiotique ». C'est là un rapport qui a été saisi depuis fort longtemps noté Jakobson qui cite le dicton forgé par un économiste russe au début du 18^{ème} siècle : « un rouble n'est pas du métal blanc, un rouble est la parole du souverain ». De nos jours, apprend-on aussi, l'économiste T. Parsons traite systématiquement les transactions économiques comme « certains types (c'est le moins qu'on puisse dire) de conversations ». Il y a encore, pour l'auteur, d'autres raisons d'associer l'économie aux études linguistiques, par exemple, la « possibilité de transposer la monnaie en messages purements verbaux comme les chèques ou autres obligations ».

Après cela, la nécessité réaffirmée d'une recherche interdisciplinaire entre linguistique et sociologie, linguistique et psychologie était attendue et sauf erreur de notre part, ne comporte pas ici de vues très nouvelles. Enfin dans la partie qui traite de la linguistique et des sciences naturelles Jakobson accorde une très grande attention, cela ne surprendra personne, aux derniers développements (1968) de la biologie moléculaire et s'interroge (p. 530) : « il est légitime de se demander si l'isomorphisme de ces deux codes différents, le génétique et le verbal, s'explique par une simple convergence due à des besoins similaires ou si les fondements des structures linguistiques manifestes, plaquées sur la communication moléculaire, ne se seraient pas directement modelés sur les principes structuraux de celle-ci ». Tout naturellement, l'auteur est amené d'abord à évoquer la notion de téléologie comme un des caractères essentiels des organismes vivants en citant G.G. Simpson (p. 533) « l'intentionnalité des organismes est un fait incontestable » par exemple, ensuite en prenant lui-même position sur cette éternelle controverse du finalisme : « si la question de l'orientation vers un but est encore discutée en biologie, elle ne saurait faire de doute dès que nous abordons les êtres humains, les mœurs, les institutions et en particulier le langage. Ce dernier comme l'homme lui-même (on a bien lu « comme »... ?), selon l'heureuse formule de Mackay est un système téléologique, c'est-à-dire dirigé vers un but ».

Sur la question de l'origine du langage, relevons l'indication selon laquelle cette naissance doit être confrontée avec les autres transformations qui ont marqué le passage de la société pré-humaine à la société humaine. Enfin sur les problèmes communs à la linguistique et aux sciences phonétique, physiologique et physique, Jakobson donne plusieurs exemples (p. 536 et 537-538) :

— *exemple 1*, « les découvertes de Yilmaz qui vient de déceler une homologie structurale fondamentale non seulement entre les voyelles et les consonnes mais aussi entre les sons du langage que l'oreille de l'homme perçoit et les couleurs que voit son œil » ;

— *exemple 2*, « en physique des particules, par exemple, on se demande si les particules élémentaires qui constituent le noyau ne sont pas construites à partir d'unités discrètes encore plus petites appelées « quarks », et les principes qui sont à la base de ces controverses entre physiciens ou bien entre linguistes (à propos de la définition du phonème et de ses traits pertinents) sont d'intérêt commun pour ces deux disciplines et aussi pour d'autres ».

En conclusion de cette première partie (la plus importante des deux), Jakobson rappelle que «la science étant en dernière analyse une représentation linguistique de l'expérience, l'interaction entre les objets représentés et les instruments linguistiques de la représentation exige, quelle que soit la discipline considérée, un examen préalable de ces instruments...» Etrange modération de ces propos, notons-le tout de suite avant d'y revenir plus loin, comparée à la force des convictions précédentes.

Dans le rapide panorama de la linguistique actuelle, il s'agit avant tout, pour Jakobson, de faire mesurer «au public cultivé et aux chercheurs eux-mêmes» (préface de R. Maheu) tout son développement et souvent son éloignement par rapport à la linguistique saussurienne. Ce sont là des thèmes jakobsoniens connus sur le caractère erroné, d'après l'auteur, des oppositions langue/parole, synchronie/diachronie, forme/substance. Jakobson reprend aussi ses critiques de l'arbitraire du signe et de la linéarité du signifiant (ébranlée par la dissociation des phonèmes en éléments simultanés, les traits distinctifs). Il considère que «les efforts progressifs tendant à concilier ces «dualités internes» et à en faire la synthèse marquent en réalité la linguistique post-saussurienne» dans laquelle «la plupart des désaccords récents sont dus en partie à des écarts de terminologie et de présentation et en partie à une répartition différente des problèmes linguistiques...» L'analyse des structures linguistiques à la lumière des principes conjugués d'*invariance* et de *relativité*, étant le dénominateur commun de tous les courants scientifiques contemporains (linguistiques *et non linguistiques* sommes-nous tentés d'ajouter...). Au passage Jakobson évoque son refus de l'innéisme chomskyen et comme nombre d'autres savants en des termes forts sévères («la question de savoir dans quelle mesure le pouvoir hérité d'appréhender, d'adapter et de s'approprier la langue des aînés implique le caractère inné des universaux linguistiques, est absolument vaine et relève de la pure spéculation. Il est évident que les structures acquises et les structures héritées sont étroitement liées les unes aux autres, qu'elles s'influencent et se complètent mutuellement»). Notons enfin, que dans sa conclusion à cette seconde partie, l'auteur insiste sur les problèmes de typologie des langues ainsi que sur la recherche des universaux dans l'optique de son binarisme et dans le respect des recommandations saussuriennes («chercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues»).

Que faut-il penser d'une telle étude ?

1) Le plus frappant nous semble être le caractère universel des compétences de l'auteur, toujours également à l'aise dans des disciplines aussi diverses et difficiles d'accès. A croire que les difficultés de terminologie, pour ne citer que celle-là, n'existent pas pour Roman Jakobson ! Faut-il ajouter que son programme ne semble pas être, dans l'état actuel des choses, à la portée du premier linguiste venu ?

2) Ceci dit, on ne peut qu'être d'accord avec ce souci de totalité et de réflexion dialectique, avec ce refus de sciences-royaumes-absolus du savoir. On souscrira volontiers, pour notre part, à cette volonté de dépassement de certains points de vue — le progrès de la connaissance est à ce prix, l'histoire des sciences le montre assez — telle la dernière idée du *Cours de linguistique générale* : «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même. «Non, ce qui nous gêne est ailleurs, dans cette place centrale parmi les sciences sociales et humaines que l'auteur semble accorder à la linguistique par exemple. Qui ne voit que telle autre science, l'histoire par exemple, serait elle aussi en droit avec autant de légitimité au moins, de revendiquer cette place «plus haute».

3) Il faut aussi s'interroger, pensons-nous, sur le sens ou la valeur des emplois métaphoriques de la notion de communication appliquée à la monnaie, à l'économie ou à la biologie. Au delà d'analogies suggestives, les profits réels découlant de tels rapprochements nous paraissent être inversement proportionnels à leurs inconvénients.

On peut d'ailleurs ramener à cette problématique, ce que dit Jakobson à la page 508 de son étude, sur les rapports qu'entretient le langage ordinaire avec la naissance d'idées nouvelles et les découvertes scientifiques en général. Outre que l'auteur privilégie le langage «naturel» ou «naïf» au détriment de la pratique (au sens d'expérience et d'action) et de l'intuition, on serait tenté d'inverser l'affirmation et de se demander si ce langage ordinaire ne constitue pas plutôt un frein à la découverte scientifique. L'analogie et la métaphore ne jouent-elles pas ce même rôle de ce même point de vue ? Comme le langage ordinaire, elles peuvent jouer un rôle *au point de départ* d'une science, mais celle-ci ne se constitue qu'en se libérant de ces résidus dans l'élaboration de ses propres concepts.

4) On voudrait dire un mot aussi à propos de cette notion de téléologie. D'abord pour noter que la prudence de l'auteur sur une question si complexe (étant entendu, pensons-nous, que le débat n'est plus aujourd'hui (faute de combattants ?) entre finalisme et déterminisme, mais dans une approche scientifique attentive à la complexité du réel sous toutes ses formes) est toute relative sur deux points au moins :

- (a) lorsque Jakobson écrit que «le langage est orienté vers une fin», est-ce constat d'une réalité ou concept opératoire ?
- (b) lorsque Jakobson écrit que «l'homme est un système téléologique», nous pensons que c'est à la fois trop dire et pas assez. Ou bien c'est, anthropomorphisme, radicalement critiqué par Jacques Monod (*Le hasard et la nécessité*, Le Seuil, 1970) : il n'y a pas plus d'intention dans l'univers que de but ou de sens pour l'existence humaine ; ou bien, mais dans ce domaine l'implicite est erreur, Jakobson pense-t-il comme les critiques marxistes de J. Monod, que l'homme se donne à la fois ses moyens et ses fins ?

5) Enfin, et c'est par ce point qu'on voudrait terminer, il nous semble y avoir comme une confusion coupable, dans la formule suivant laquelle, «le langage est l'instrument de toutes les sciences» (p. 538) — affirmation banale en soi et faussement réductrice — lorsqu'on la rapproche de la thèse centrale de Jakobson dans cette étude, et de toutes les suggestions qui en découlent, suivant lesquelles, toutes les sciences (comme à rebours en quelque sorte) sociales et humaines décrivent des langages, des systèmes sémiotiques ou des communications. C'est là, à notre avis, fausse symétrie.

Joseph DONATO
ALGER